

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Littérature québécoise

Number 36, June–July–August–September 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20147ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1989). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (36), 12–16.

JULIETTE POMERLEAU

Yves Beauchemin
Québec/Amérique,
1989; 24,95 \$

Il y a quelque chose de mal-honnête à vouloir raconter en bref l'histoire de *Juliette Pomerleau*, car elle prend place dans un édifice romanesque vertigineux et sans faille, où le détail soutient la construction dont le narrateur est l'architecte suprême. Disons seulement que la petite vie de Juliette Pomerleau et de ses locataires est chambardée par la décision de Juliette de retrouver une nièce fugueuse qui lui a abandonné son fils d'un an, Denis, qu'elle élève avec amour depuis dix ans. Or la belle est prise entre les pattes du terrible Livernoche, un libraire malcommode, possessif, et plutôt violent.

Dans cette histoire, il y a aussi l'exécration Elvina, voisine de palier et sœur de Juliette, qui envenime l'existence de tous, il y a le merle à une patte de Denis, le jovial vendeur d'aspirateurs amoureux de Juliette, un camionneur tourmenté, candidat à la paternité de Denis, et, surtout, il y a la musique de Martinek, l'un des locataires et amis de Juliette, qui la guérit d'une hépatite virale et qui agit, dans tout le roman, comme exutoire à la douleur, comme l'instance du beau et du lyrique.

Juliette Pomerleau, c'est cela et beaucoup de choses encore, assez pour au moins deux romans, si Beauchemin avait été un écrivain parcimonieux. Mais il y a une générosité monstre chez lui, comme s'il s'acquittait envers ses personnages d'une mission quasi mystique par laquelle leur monde — et le nôtre — devait être saisi dans toute sa complexité et sa cohérence.

Et au centre de ce monde, trône la grosse Juliette Pomerleau, bonne comme du bon pain (ou comme une lasagne, son mets favori). Cette sympathique comptable de 57 ans,



c'est du bon monde comme il s'en fait peu; et je regrette un peu qu'on ne lui ait pas opposé un adversaire plus coriace, un vrai méchant de la trempe de Ratablavasky, cet être inquiet et insaisissable, qui donnait à la lutte du héros du *Matou* (Québec/Amérique, 1985) une épaisseur symbolique.

Patricia Belzil

**L'ÉTRANGÈRE OU UN
 PRINTEMPS CONDAMNÉ**
Gilbert Choquette
L'Hexagone, 1988; 16,95 \$

Déjà, à l'âge de quatorze ans, Marie Duchesneau est convaincue d'être une personne exceptionnelle et géniale. Ses proches, loin de l'en dissuader, cultivent ce sentiment. À la suite d'une exposition de peinture ratée où son génie n'est pas reconnu, Marie perd du même coup Marc, son « fiancé », et Agnès, sa cousine, qui tombent amoureux l'un de l'autre. Elle s'exile alors à Paris où elle connaît, là aussi, exaltation et souffrance. Enfin, à Nice, par une habile mise en abyme, elle entrevoit ce que sera son singulier destin et meurt, solitaire, à l'âge de vingt-quatre ans.

À l'instar des autres personnages de Gilbert Choquette,



Marie Duchesneau se démarque du commun des mortels par un tempérament passionné qu'elle pousse au paroxysme. Cependant, dans la première partie, il est difficile au lecteur d'adhérer au mythe de Marie. L'auteur exagère et crée un personnage à la limite de la caricature. De plus, le ton du journal intime cadre mal avec l'âge de la jeune adolescente malgré les nombreuses tentatives pour faire naïf. Les deux autres parties rehaussent la qualité du roman même si le déroulement de l'action reste prévisible pour les lecteurs de Choquette.

Après *La flamme et la forge*, *Le secret d'Axel...* (CLF, 1984, 1986), l'auteur devrait peut-être s'essayer à un autre canevas que celui d'un être aux prises avec l'absolu de l'Art. Avec de tels antécédents, *L'étrangère ou un printemps condamné* semble répétitif.

Hélène Marcotte

HYPATIE OU LA FIN DES DIEUX
Jean Marcel
Leméac, 1989; 16,95 \$

Vers l'an 305, à Alexandrie, ville égyptienne qui fut un des grands centres de la civilisation hellénistique, plusieurs dizaines de chrétiens à qui il répugnait de sacrifier aux dieux de l'Empire Romain sont livrés à la vindicte populaire et sauvagement massacrés. Parmi eux, se serait trouvée une jeune Grecque du nom d'Ecaterinè qui, sous le nom de Catherine, deviendra, entre autres, la patronne des philosophes et dont, malgré son exclusion du calendrier romain en 1969, l'on continue de célébrer la fête le 25 novembre.

En 415, dans la même ville, une foule de chrétiens fanatisés par des moines venus du désert lapide Hypatie, une païenne grecque, célèbre tant par son intelligence que par sa beauté, et qui avait consacré sa vie à l'enseignement des mathématiques et de la philosophie. Pour la jeune Église maintenant proche du triomphe, elle était coupable d'une faute inexpiable : elle professait la tolérance entre les chrétiens, les juifs et les païens qui se côtoyaient à Alexandrie.

Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que les recherches des Bollandistes ont mis en parallèle le destin de ces deux vierges et martyres et qu'on a soulevé la possibilité que celles-ci eussent été confondues par la tradition populaire — passée maître en la matière. N'a-t-elle pas dans une chanson très répandue dans l'espace francophone attribué à sainte Catherine le martyre subi antérieurement par sainte Barbe ?

C'est sur ces quelques données que Jean Marcel, surtout connu jusqu'à maintenant comme éminent médiéviste, traducteur d'œuvres anciennes et pamphlétaire truculent du *Joual de Troie* (EIP, 1982), a inventé l'histoire d'une peu banale mystification vengeresse, et ce, dans une forme complexe et résolument moderne. En effet, le roman, si on exclut le prologue, est essentiellement constitué d'un journal et de lettres, parfois fragmentaires, écrits par un hagiographe du XX^e siècle et par l'héroïne ou quelques-uns de ses amis et disciples. Face à ces textes, évidemment fictifs, le lecteur

doit se transformer en une sorte de détective pour reconstituer une première vérité livrée dans un éparpillement spatio-temporel savamment ordonné qui aurait sûrement enchanté Hypatie la géomètre, et en découvrir une seconde qui, elle, se cache derrière les données anecdotiques. Car le monde décrit par l'auteur, monde en déclin, intolérant, atomisé en une multitude de sectes et qui sera bientôt la proie des hordes barbares, ressemble de façon troublante au nôtre.

Avec *Hypatie*, Jean Marcel jette un regard désespéré sur l'absurdité de l'entreprise humaine et sur l'Histoire et se place d'emblée parmi nos plus importants romanciers.

Maurice Pouliot

BIZARRES
Bertrand Vac
Guérin littérature,
1988; 12,95 \$

Ce recueil de nouvelles, intitulé *Bizarres*, confirme à nouveau un fait: Bertrand Vac, alias Aimé Pelletier, possède l'art du renouvellement, voire du devancement, comme c'était le cas pour son premier roman, *Louise Genest* (CLF, 1950). Certaines nouvelles nous rappelleront ici d'autres œuvres de l'auteur — *L'assassin dans l'hôpital* (1956), *La favorite et le conquérant* (CLF, 1963) — mais sans rien enlever à la dynamique propre, à l'originalité de *Bizarres*.

En effet, malgré un assemblage fort varié d'intrigues, de lieux, de personnages (tous attachants), ces nouvelles ont un point commun où transparaissent le métier et le plaisir — la délectation — d'écrire: chacune d'elles possède une atmosphère bien définie, rigoureusement respectée du début à la fin, où pointe le sourire de l'auteur, son souci de la précision, de la concision, et sa volonté de capter l'attention, de surprendre le lecteur. Par exemple, «Belle et l'autre» est en quelque sorte une image d'Épinal caractérisée par sa clarté et la fermeté des contours, même chez les personnages. «La tablette de chocolat» pourrait constituer d'excellentes séquences de *Lance et compte X*, en beaucoup moins prétentieux, en beaucoup



plus drôle, en énormément moins épais... «Nuits 1002, ...3, 4 et 5», petit conte moralisateur, recrée l'univers riche et fascinant des *Mille et une nuits*. Bref, les huit nouvelles, toutes très différentes, sont empreintes d'humour et d'ironie, d'un sens maniaque de la précision et de sobriété, alliage particulièrement présent dans la nouvelle «Monsieur Séguin», qui relève presque du travail d'horloger... ou de chirurgien.

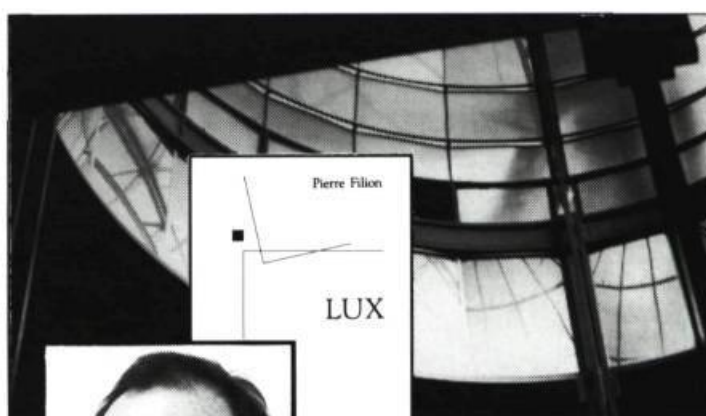
Devine-t-on parfois trop vite l'issue d'une nouvelle qu'on se perd sur la façon d'y arriver.

Norbert Latulippe

FOU DE CORNÉLIA
Normand Descheneaux
L'Hexagone, 1988; 17,95 \$

Parmi tant de romans qui paraissent sous le couvert des facilités, il fait plaisir d'en pouvoir lire un qui évite les pièges du sujet rebattu et de la narration poncive et mielleusement articulée. Mais par où commencer et, surtout, comment parler d'un roman qui n'est que jeu d'écriture et affaire de style? Tout sujet est bon, certes, mais à la condition qu'il soit soutenu par une rhétorique originale et tant soit peu propre à créer une vision nouvelle des choses. Il me semble que le *Fou de Cornélia*, le premier roman de Normand Descheneaux, atteint remarquablement à ces deux dimensions par ailleurs indissociables.

Inutile de répertorier les principaux thèmes de cette œuvre toute en *fermeture*, où l'ordre et la concentration cherchent un axe dans l'introspection et la littérature. Souveraine métaphore thématique à relever, cependant, dans cette



Pierre Filion

LUX

LEMÉAC

LUX

Pierre Filion
roman Leméac, 19,95\$

Un soir, Bob fait la connaissance d'un groupe d'amies au *Lux*, ce restaurant à la mode de Montréal. En congé de maladie à cause d'un problème de surdité, il aura l'occasion de les revoir à plusieurs reprises. Mais pourra-t-il passer à travers l'épreuve des discours que ces filles pratiquent? Elles ont tout lu, tout vu, ont réponse à tout et cherchent à l'initier à leur science infuse, pour lui confuser... Au bout du compte, réussira-t-il à sauver sa peau de chagrin?



Photocollage AREL JONES

Jean Marcel

Hypatie
ou la fin des dieux

LEMÉAC

**Hypatie
ou la fin
des dieux**
Jean Marcel

Roman Leméac 16,95\$

Hypatie, personnage historique réel, seule femme philosophe de l'Antiquité, vécu et enseigna la philosophie à Alexandrie au début du 5^e siècle de notre ère.

Jean Marcel fait de cette femme un personnage d'une grande modernité, attachant et inédit. À l'aide de lettres et de fragments de lettres, l'auteur reconstruit l'univers du début de ce siècle dans une perspective romanesque qui rend très contemporaine son histoire.

Hypatie mourut martyre de la foi païenne dont elle fut l'ultime représentante: c'était le 15 mars 415.

Le polémiste du *Joual de Troie*, l'essayiste du *Jacques Ferron malgré lui* nous livre son premier roman, auquel il a travaillé pendant vingt ans.

**La littérature
d'AUJOURD'HUI**
LEMÉAC
éditeur

3575, boulevard Saint-Laurent suite 902
Montréal, Qc H2X 2T7 Tel.: (514) 848-1096

**En vente
chez votre
libraire**

conjonction de la vie du narrateur, « un original atrabilaire », et de celle dont il veut écrire la *Vie*, Cornélia Gœthe, la sœur du poète allemand. Pour ce faire, notre écrivain en puissance se barricade dans son château fort (« le haut lieu seigneurial »), à l'abri de « l'humaine promiscuité de la ville », et recherche la vérité, la sienne, via sa Cornélia bien-aimée, en élaborant un « plan édiculaire » (« édiculet pour intellectuel de province », « décharge édiculaire », « culte d'édiculâtrie », etc.) où convergent de folles lubies. Métaphores stylistiques aussi, qui font souvent sourire, et qu'il faut imaginer dans le cadre d'une écriture qui tend fiévreusement vers le néologisme, où les jeux de mots affluent donc de toutes parts, jusqu'au précaire « vous » qui sert d'assise à la narration et que le « savant aliéné » perçoit comme un grave cas de dépersonnalisation. En dépit de tout cela, le roman se lit aisément, aucunement hermétique bien qu'il le paraisse, plein d'une verve inouïe, avec un curieux amalgame d'ironie morbide et d'humour consciencieux ayant pour toile de fond un grand « soleil malade », il est vrai, ce qui n'est pas rassurant ; mais qu'est-ce que cette plaie fumante en regard d'une *vie* pour laquelle on est prêt à tout sacrifier ?

François Ouellet

CLAIRS DE NUIT André Duhaime Triptyque, 1988 ; 11,95 \$

C'est Valéry qui a dit : « Nous sommes continuellement en production de fictions ». Il aurait pu ajouter : surtout pendant le sommeil. Les rêves sont des fictions qui ne doivent rien à l'effort, qui ne relèvent d'aucun projet (en tout cas conscient). Fiction pure, gratuite. Beaucoup d'écrivains ont noté les leurs dans leur journal ou leurs mémoires : Ionesco,

Beauvoir, etc. Quand on compare les rêves de ces grands écrivains aux nôtres, on arrive à la conclusion que dans le rêve nous avons tous du talent, ou plus exactement un talent égal. Dans le travail d'écriture, autrement dit dans la production de fiction à l'état conscient, relevant d'un projet, fruit d'une exigence tout au moins, c'est tout autre chose. On a tous les degrés de l'originalité : de la nullité la plus totale à la réussite la plus époustouflante. On a des bluette mais on a aussi *Guerre et paix*, on a aussi *Un roi sans divertissement*.

Dans *Clairs de nuit*, André Duhaime nous propose une sélection de ses rêves. En les lisant, on se dit évidemment que les nôtres, imprimés sur un papier de qualité, ne souffriraient pas de la comparaison. Constatation flatteuse pour soi-même : je pourrais donc moi aussi avoir les honneurs de la publication puisque manifestement mes rêves valent les siens. Mais tout est là, justement. Nos rêves sont-ils autre chose que des curiosités ? S'ils sont à leur place et prennent toute leur signification dans la littérature intime, ils arrivent difficilement à avoir une existence autonome, c'est-à-dire à exister comme des textes à part entière. Quel peut être l'intérêt de publier des textes qui ne

sont pas le fruit d'un travail, travail duquel seulement peut se dégager la véritable originalité ? En définitive, faut-il tout publier ?

Jacques Martineau

UN JARDIN DÉFENDU Louise Maheux-Forcier Pierre Tisseyre, 1988 ; 12,95 \$

Fâcheuse, très fâcheuse, cette impression qui fait qu'une fois qu'on a lu un texte de Louise Maheux-Forcier, on pense les avoir tous lus. Toujours les mêmes sonates de piano, les mêmes arômes surannés, les mêmes lilas en fleurs. Son écriture émane d'une atmosphère, d'un cadre particulier plutôt que d'un urgent propos : pas étonnant que les scènes se confondent. *Un jardin défendu*, sa dernière œuvre, n'échappe pas à cette constante ni à une certaine nostalgie dou-

cereuse, véritable marque de commerce de l'écrivaine.

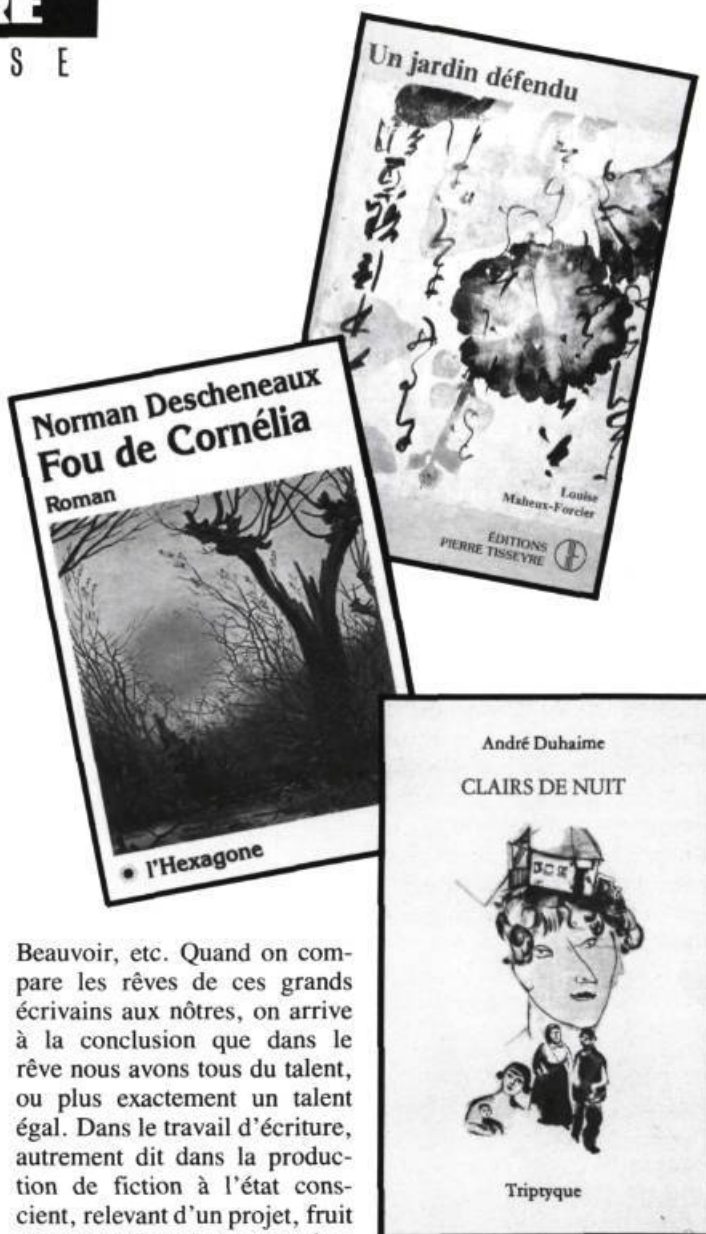
Similarité du ton, mais similarité des thèmes aussi. Bien sûr l'histoire varie, mais chacune de ses pièces, chacun de ses romans, se construit sur une même plongée introspective. On revit le douloureux éclatement du triangle amoureux où l'homme ne sert finalement que de prétexte ou de monnaie d'échange. Jouant des registres oniriques et poétiques, l'écrivaine s'attarde à raviver la blessure qui a mis fin au paradis d'innocence et d'amoralité de l'enfance. Aussi, dans les deux pièces radiophoniques qui composent le *Jardin défendu*, c'est par le biais de la schizophrénie que transparaîtra cette cassure du domaine affectif. Mais inutile d'insister sur les connaissances psychologiques de l'auteure que l'on soupçonne d'être dangereusement limitées. Elle semble plus à l'aise pour décrire la catharsis qui s'effectue par l'écriture dans « Un jardin défendu » et par le jeu théâtral dans le deuxième texte, « À la brunante ». Si une note de suspense toute nouvelle s'ajoute à cette dramatique, l'effet reste isolé, car l'écrivaine ne daigne s'arrêter qu'aux passions et aux subtiles modulations du désir. Il en résulte des récits intimistes au style léché et un tantinet précieux, rien de plus.

D'une lecture facile et somme toute agréable, *Un jardin défendu* n'apporte rien de nouveau à l'œuvre de la prolifique écrivaine. Même que ses 25 ans de métier, à raison d'une nouvelle publication par année, trahissent un essoufflement certain. En effet, Louise Maheux-Forcier apparaît par trop prisonnière (et amoureuse) de ses chimères favorites pour nous offrir autre chose : des œuvres plus touffues et moins narcissiques.

Alexandra Jarque

TIRER AU CLAIR Paul Chanel Malenfant Noroît, 1988 ; 15,00 \$

Pour Paul Chanel Malenfant, la poésie semble un lieu de symbiose entre souvenir et présent, mythe et réalité. Ici, l'enfance et l'adolescence sont perpétuées et rejoignent le quotidien du poète. Un rire, une blessure, « la fausse lame du canif quand la fille à genoux



PAUL CHANEL MALENFANT

TIRER AU CLAIR

avec cinq photographies de
ANDRÉ MARTIN

ÉDITIONS DU NOROÏT

dans l'oreille me réclame de la mort et du beurre» (p. 55). *Tirer au clair*, ce sont en fait une série de « Portraits de famille » où le père, la mère, la sœur et le fils s'entrechoquent et s'épousent. Fidèle — sans y atteindre peut-être — au lyrisme tissé déjà dans *Le mot à mot* et *Les noms du père* (Noroît, 1982, 1985), Malenfant nous offre, avec ce titre, un recueil qui rappelle, par ses fortes images et une nette propension au jazz, des traits de parenté avec Paul-Marie Lapointe. *Tirer au clair* est un livre somme toute très attrayant, d'un poète dont l'œuvre constitue l'une des plus originales des années quatre-vingt.

Claude Paradis

Gilbert Langevin

LA SAISON HANTÉE



Écrits des Forges

LA SAISON HANTÉE
Gilbert Langevin
Écrits des Forges,
1988; 8,00 \$

Le travail de Gilbert Langevin comme parolier (pour Pauline Julien, pour Gerry Boulet,

pour Marjo) n'est pas étranger à son travail de poète. Langevin travaille avant tout une voix, qu'on reconnaît dès l'invitation lancée au début de *La saison hantée*: « Descendons chers mutilés / où nous abriter // quelques fleurs fidèles / protégeront nos souffles ». Ce volume, dédié « aux réfractaires », invite à préserver le souffle de la révolte, malgré la cruauté tenace du monde. Le ton de Langevin, ici comme dans toute son œuvre, recouvre à la fois, de façon singulière, l'aigre et le doux.

Ce petit livre, très sobrement édité — cette simplicité convenant fort bien à la poésie de Gilbert Langevin — explore les formes brèves, en alliant les évocations laconiques et les constats lapidaires. Ces instantanés de la sensibilité sont souvent très émouvants. Ils sollicitent l'adhésion: la poésie de Langevin ne parle que si on l'investit et, ce qui est plus rare, dès qu'on l'investit elle parle. De patience active, surtout, et de tendresse.

François Dumont

LE CHOC D'UN MURMURE
Thérèse Renaud
Québec/Amérique,
1988; 19,95 \$

Le choc d'un murmure n'est pas un roman. Identifié comme une « chronique confidentielle », il permet d'aborder le texte avec plus d'attention et de réceptivité. Quarante ans après avoir signé *Refus global*, Thérèse Renaud publie ce récit où le je non-fictif témoigne de la vie intime évaluée en regard des comportements acquis et des influences subies, contestées ou consenties.

Descriptive plus qu'analytique cette relation portée par le « métier de mère » entraîne la narratrice dans deux directions temporelles. Au centre du récit, gît la mère de l'auteure dont l'emprise demeure même dans le souvenir et qu'il lui faut déconstruire. Aux commandes de la narration, il y a aussi cette mère, l'auteure, qui tente de tisser les ponts entre sa fille et elle.

Le parcours effectué par la mémoire saisit dans son couloir intimiste la part de conditionnement éducatif et social qui annihile l'idéalisme autant que les rêves du quotidien. ▶

Guy Ménard JAMÄDHLAVIE

roman

Un jeune Alsacien, parti de chez lui pour découvrir Byzance, est capturé par des brigands, puis vendu comme esclave au bazar de Tzëvedzihr, principale ville de Jamädhlavie, pays étrange et fascinant. Pendant une dizaine d'années, Axel ira de surprises en étonnements. Puis, tout à coup, à travers les anecdotes savoureuses et les réflexions désarmantes, vous vous demanderez si ce n'est pas en Amérique du Nord que se trouve ce pays. Peut-être vous direz-vous alors: un roman ça? Jamais de la vie!

448 pages, 22,95\$

LES ÉDITIONS DU BORÉAL

Denys Arcand Jésus de Montréal

Le scénario du nouveau film
de Denys Arcand

produit par Roger Frappier et Pierre Gendron (Max Films)

Vol. de 192 pages, photos du film, 13,95\$



LES ÉDITIONS DU BORÉAL

Tour d'horizon personnel autant que familial, le texte de Thérèse Renaud parcourt avec rigueur, mais sans exhibitionnisme l'évolution d'une mentalité dans un contexte culturel fermé — celui de sa mère —, puis contestataire — le sien — enfin, éclaté — celui de sa fille.

Le choc d'un murmure tente ainsi d'inscrire un nouvel épisode dans l'analyse des conditions de communication qui provoquent ou bloquent la filiation entre les êtres.

Reine Bélanger

CLICHÉS

Monique Bosco
Hurtubise HMH, 1988 ;
9,95 \$

Lorsque le regard de l'écrivain s'aiguise jusqu'à devenir celui d'un médecin légiste ; lorsque les personnages deviennent de curieux et pitoyables petits invertébrés qui s'agitent ou se figent abrutis si on soulève la roche où ils se tiennent cachés : alors seulement peut-on parler d'une écriture décapante et sans compromis. Celle de Monique Bosco, par exemple, dans son recueil de nouvelles *Clichés*. Ses phrases lapidaires, son style nerveux et resserré dissèquent notre société avec une grâce qui fait peine à voir... parce que le plus terrible dans tout ça, c'est que le lecteur prend un vilain, sinon violent plaisir à assister à ces petites fins du monde individuelles.

Victimes de leur trop grande impétuosité ou de leur trop grande sagesse, les personnages (peut-on parler d'héroïnes, de héros dans l'œuvre de Monique Bosco ?) de ces nouvelles prononcent tous un amer constat d'échec. La vie leur échappe irrémédiablement, le monde se refuse et seul un vide intérieur vient définir leur existence pathétique. Mais le ton incisif, la sobriété des procédés permettent à l'auteure d'éviter la morosité et la lourde complaisance. Toutes les fa-

cettes de la société se prêtent à son propos et Monique Bosco a la dent longue. À travers des nouvelles comme : « Méfie-toi Gilbert », « Retraite ou Au Québec, toutes les femmes se nomment Marie », les mesquins rapports homme-femme, les oppressantes relations familiales mais aussi tous les attrayants lots de la modernité : solitude, anonymat, souffrance morale ou physique sont pointés du doigt. Traités avec intelligence et finesse, ces thèmes demeurent dans la sphère de l'ironie. On ne doit pas se leur-rer toutefois : le projet de l'auteure se situe au niveau du langage (bien que cette deuxième lecture reste accessoire). Les nouvelles ne prennent forme qu'à partir d'un lieu commun du genre : « Chacun se meurt de parler » et les protagonistes ne surviennent que pour être piégés par ce discours d'usage. Ce ne sont plus les paroles mais bientôt la vie quotidienne qui cède à cet endoctrinement social et la fin absurde de chacun de ces « clichés » vient rappeler cette triste évidence.

S'inscrivant dans la lignée de *Boomerang*, son précédent recueil de nouvelles, cette œuvre témoigne de la concision non exempte de fébrilité de l'écriture de Monique Bosco. L'écrivaine joue sur les mots

avec modération. Elle se permet quelques embardées du côté du grotesque et se ménage des conclusions surprenantes, ingénieuses. Aussi les textes ont tout de petites bombes bien ficelées qui n'éveillent pas le moindre soupçon ; ils se lisent avec délectation et ne sautent à la figure que lorsqu'il est trop tard pour abandonner la lecture. Mais le terrorisme littéraire n'est pas une activité condamnable n'est-ce pas ? Enfin, pas encore... Monique Bosco le sait et en profite joyeusement.

Alexandra Jarque

LA VAIRONNE
Évelyne Bernard
Guérin, 1988 ; 14,95 \$

Pierre Salvat, auteur de polars, est obsédé par le nom d'« Agnès », femme fictive ou réelle dont il ignore tout. À la suite de la mort de Louis Leconte, personnage qui a servi de modèle à l'un de ses héros, Pierre

hérite d'un portrait de Louis, d'un manuscrit qui se réduit à une accumulation de citations énigmatiques et d'un portrait... d'Agnès ! Suivra une aventure qui le conduit jusqu'à une île perdue, près de Terre-Neuve.

Même si l'intrigue s'amorce lentement et que les premières pages ont des longueurs, ce premier roman d'Évelyne Bernard se révèle fort prometteur. L'écriture est sobre et l'histoire originale bien qu'elle rappelle *Le portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde. En fait, c'est davantage le climat « de mystère et de menace », pour reprendre les termes de Suzanne Paradis, qui séduit le lecteur. L'exergue situe bien l'atmosphère : « Il avait senti venir la chose, un peu à l'aveuglette, avec des avancées et des reculs, mais n'en continuant pas moins à progresser ». Ainsi, dans ce récit, si l'intuition et le hasard semblent diriger le cours des événements, la fatalité domine.

Empruntant à la fois au polar et au fantastique, *La vaironne* a mérité à son auteure le Grand Prix Littéraire Guérin 1988.

Hélène Marcotte

PERFECTO NUIT
Lucien Francœur
VLB éditeur, 1988 ; 12,95 \$

Le Billy the Kid de notre poésie continue à tirer dans toutes les directions... Un nouveau Francœur, c'est devenu comme une nouvelle marque de céréales : on se demande finalement qu'est-ce que ça donne de plus ??? Avec *Perfecto Nuit*, rien de changé, Francœur poursuit la descente entreprise depuis *Les rockeurs sanctifiés* (L'Hexagone, 1982) : l'auto-sanctification du poète l'entraîne directement chez l'« diable ». Francœur représente maintenant en poésie ce que le kitsch est à l'Art. Je ne vois donc guère d'intérêt pour ce *Perfecto Nuit* sauf peut-être pour le dernier texte du recueil, « Coureur de bonne aventure », qui est en quelque sorte la caricature de Lucien Francœur par lui-même : Francœur devenu sa propre parodie : « La poésie se tient dans la poche de mon perfecto et j'ai toujours une miniature édition de Rimbaud en guise de walkman (...) ».

Claude Paradis

